

ANNE B. RAGDE

# La Ferme des Neshov

roman

Traduit  
du norvégien  
par Jean Renaud



Balland

Extrait de la publication





# *La Ferme des Neshov*

Du même auteur

*La Terre des mensonges, 2009*

Anne B. Ragde

*La Ferme des Neshov*

roman traduit du norvégien  
par Jean Renaud

Balland

Titre original  
*Eremittkrepse*

© 2005, Forlaget Oktober A/S

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA

Tous droits réservés  
© Balland Editeur, 2010  
Balland  
130, rue de Rivoli  
75001 Paris  
ISBN : 978-2-35315-093-9

Elle n'avait pas l'habitude de se réveiller si tôt. Elle resta allongée dans l'obscurité de la chambre, les yeux grand ouverts, et écouta. D'abord la sonnerie opiniâtre du réveil, interrompue aussitôt, il avait dû attendre qu'elle se déclenche. Elle savait qu'il était six heures et demie. Puis le silence fut complet pendant une petite minute, jusqu'à ce qu'elle entende la porte s'ouvrir doucement et se refermer, tout aussi doucement, et, peu après, celle de la salle de bains. Il savait qu'il avait du monde à la maison et ne voulait pas faire de bruit. Car ce devait être ainsi qu'il les considérait, non ? Des étrangers qui, au fond, n'étaient pas chez eux ici, qui le dérangent et se mêlaient de ses affaires. Perturbaient une année de banale routine et de sécurité.

Elle ne connaissait pas son père. En fait, elle ne savait pas qui il était. À quoi il ressemblait quand il était enfant, adolescent ou à son âge à elle. Il n'y avait pas un seul album de photos à la ferme. C'était une histoire dont elle n'avait jamais fait partie et au beau milieu de laquelle elle se trouvait soudain plongée. Mais, aujourd'hui, elle allait repartir et se reconnecter à sa propre histoire. C'était à cela qu'elle

## *La Ferme des Neshov*

pensait, au fait qu'elle repartirait sans avoir appris à le connaître. De lui elle n'avait que l'image de l'éleveur de porcs, celui qui prenait plaisir à s'enfermer dans la porcherie, celui dont la voix vibrait et chantait lorsqu'il évoquait les diverses particularités des truies, les bêtises que les porcelets pouvaient faire, les généreuses portées et les courbes de croissance. Elle l'avait vu dans la porcherie, là où il était lui-même, vêtu de sa combinaison dégoûtante, penché au-dessus des loges pour gratter une cochette de deux cent cinquante kilos derrière les oreilles, souriant largement à la bête, le regard léger et clair.

Elle l'entendit pisser droit dans la cuvette des waters, il était incapable de faire autrement malgré la présence inhabituelle d'autant d'invités endormis. Elle écouta tomber les dernières gouttes, l'entendit tirer la chasse. Elle n'entendit pas ensuite l'eau couler dans le lavabo, mais seulement la porte s'ouvrir à nouveau et se refermer avant qu'il ne descende lentement l'escalier et entre dans la cuisine. Là, elle l'entendit verser de l'eau dans la bouilloire à café, sans doute sur le vieux marc de la veille, puis tout redevint silencieux.

Et dans ce silence elle fit l'intense effort de se représenter son appartement à Oslo, les posters sur les murs, les livres sur les rayonnages, la petite coupelle en verre pleine de sels de bain bleus posée sur le lavabo, l'aspirateur dans le placard bien trop étroit du couloir, le répondeur qui clignotait quand elle rentrait du boulot, le panier de linge sale, la pile de vieux journaux juste derrière la porte d'entrée, la vieille boîte en fer-blanc qu'elle veillait toujours à remplir de pain craquant, le tableau d'affichage en liège

## *La Ferme des Neshov*

où étaient épinglés des tickets de cinéma déchirés et des photos de chiens et de leurs maîtres. Elle s'efforça de tout se représenter. Elle y parvint et s'en réjouit. Mais elle ignorait qui il était. Elle ignorait qui elle quittait. Elle connaissait ses porcs mieux que lui.

Il y eut le bruit de la porte d'entrée et de ses pas sous l'appentis, elle chercha à tâtons son portable sur la table de chevet et appuya sur une touche, il était sept heures dix. Mais elle attendit que la porte de la porcherie claque derrière lui avant de bondir hors de la couette dans la chambre glaciale, d'attraper ses vêtements et de se rendre dans la salle de bains pour s'habiller. Tout comme lui, elle marcha à pas feutrés, mais rapides comme l'éclair, et non de son allure d'homme âgé. Dans la salle de bains, elle sentit de vagues relents de son odeur. La pièce était froide, la seule chaleur provenait d'un petit radiateur rayonnant tout rouillé, fixé au mur au-dessus du miroir. Elle examina son visage tout en se lavant les mains, elle n'avait pas le courage de prendre une douche, elle attendrait d'être de retour chez elle, où elle n'aurait pas à se tenir debout dans une baignoire glissante, les yeux fixés sur les carreaux de formica aux joints gonflés d'humidité, pour ensuite se sécher avec une serviette que l'usure avait rendue transparente. Ce soir, elle serait dans sa bonne vieille salle d'eau, avec cabine de douche et sol chauffé.

Elle ressortit dans le couloir et prêta l'oreille, avant de tourner la poignée de la porte de la chambre de son père.

La pièce était plus grande que celle qu'elle occupait et qui, en réalité, était l'ancienne chambre d'Erlend.

## *La Ferme des Neshov*

Elle alluma le plafonnier, il ne s'en apercevrait pas, la fenêtre ne donnait pas sur la cour, mais sur le fjord, comme la sienne.

Des murs peints en vert clair des décennies plus tôt. Le plancher avait jadis été gris, mais la peinture avait complètement disparu devant la porte et à côté du lit, là où ses pieds, à force de se poser au lever et au coucher, avaient fait apparaître une demi-lune de bois brut. Les vitres étaient couvertes de fleurs de givre, d'un blanc éclatant sur fond de matin hivernal, formant des cercles et des motifs bien découpés.

Seules les fleurs de givre étaient belles dans cette chambre.

Aucun cadre. Un lit, une table de chevet, un tapis en lirette, un buffet adossé à l'un des murs. Elle s'en approcha et ouvrit les portes. Vide. Ce n'était qu'un simple meuble contre un mur. Mais le tiroir du haut contenait quelques napperons au crochet, empilés les uns sur les autres, au motif absolument identique mais de couleurs différentes, en coton brillant. Elle commença à avoir froid, sans doute n'avait-il refermé la fenêtre qu'en se levant.

Sous la couette relevée, le drap était sale, surtout au niveau des pieds, avec de petites peluches de laine çà et là, peut-être gardait-il ses chaussettes pour dormir. Que faisait-elle ici, au fond ? Ce n'était pas là qu'elle apprendrait à le connaître. C'était sa pièce de repos, dans laquelle il n'était personne. On n'est personne quand on se repose ou que l'on dort. Mais combien de soirs avait-il dû s'allonger là, à scruter l'obscurité et à réfléchir ? Avait-il pensé à elle ? Lui avait-elle manqué ? Avait-il regretté de ne pas savoir qui elle était, elle ?

## *La Ferme des Neshov*

La chambre était imprégnée d'une odeur forte et entêtante de corps humain, de porcherie et de murs froids.

Il y avait une penderie. Elle était encastrée dans le mur et difficile à voir au premier coup d'œil, les boutons pour l'ouvrir étaient minuscules. Quelques chemises de flanelle, aux cols et manchettes effilochés, un pantalon tout au fond, une étagère de chaussettes et de caleçons, pas plus de trois ou quatre de chaque, une cravate enveloppée sous plastique. Elle la souleva et remarqua une carte de Noël jaunie, reçue des abattoirs Eidsmo. Elle la reposa soigneusement à la même place.

Elle s'arrêta pour écouter. Mais il ne revenait évidemment pas. Pourquoi serait-il revenu ? Il était bien trop occupé à la porcherie, tandis qu'elle parcourait sa chambre sans savoir ce qu'elle cherchait. À chacun de ses regards, elle sentait la tristesse l'envahir. La désolation. Chez elle, elle avait un lit d'un mètre vingt, surmonté d'un épais matelas. Son père en avait un dont la largeur ne dépassait guère quatre-vingts centimètres et il couchait sur de la mousse. Il y avait un grand creux au milieu, là où le drap était tout plissé. La tête et le pied du lit étaient en teck brillant, une zone plus claire à la tête du lit indiquait qu'il avait l'habitude de s'y appuyer depuis des années avant d'éteindre la lampe de chevet. Et aujourd'hui elle allait partir, à cinq cents kilomètres de tout cela, alors que dès le soir venu il se recoucherait dans ce même lit. Il s'y recoucherait encore quantité de fois, mettrait le réveil à sonner et essaierait de trouver le sommeil, derrière ses fleurs de givre.

Elle ouvrit le tiroir de la table de chevet. La photo d'un petit cochon lui apparut, c'était une brochure de l'Association des éleveurs de porcs norvégiens. Elle la souleva.

## *La Ferme des Neshov*

Dessous il y avait vingt billets de mille couronnes. C'était donc là qu'il les cachait ! Sous les billets il y avait un livre. Elle s'en saisit avec précaution.

*Le Rapport Kinsey. Le comportement sexuel de la femme.* Elle s'immobilisa, l'ouvrage entre les mains. *Le Rapport Kinsey.* Elle se souvenait vaguement avoir entendu parler, dans une émission de radio, de ce Kinsey qui, il y avait une éternité de cela, interrogeait les Américains et les Américaines sur leurs habitudes sexuelles. Apparemment cela avait fait du bruit aux États-Unis. Le livre était usé à force d'avoir été lu, les pages en étaient cornées.

Elle voulut passer le pouce pour le feuilleter à l'envers, mais son doigt s'arrêta aussitôt sous la jaquette. Elle ouvrit le livre, et vit le tampon « Bibliothèque populaire de Trondheim ». Une ancienne fiche de prêt jaunie était glissée dans l'étroite pochette prévue à cet effet, le genre de fiche qu'utilisait, elle se rappelait très bien, la bibliothèque de son quartier quand elle était enfant. Elle la retira. Le livre aurait dû être rendu au plus tard le 10 novembre 1969.

Elle s'empressa de replacer le livre sous les billets de mille. *Le Rapport Kinsey* et un matelas en mousse de quatre-vingts tout au plus. Elle sortit de la chambre et ferma la porte derrière elle.

– Je vais mettre un semblant d'ordre. Avant que tu t'en ailles.

Torunn n'avait pas entendu son père traverser la cour derrière elle, la neige fraîchement tombée assourdissait les bruits.

– C'est agréable de s'asseoir à la fenêtre de la cuisine et de les regarder, non ? dit-elle. Et ils ne viennent pas si la mangeoire est vide.

– D'habitude on se contente d'enrouler un bout de ficelle autour d'un vieux morceau de lard et de le suspendre. Mais ils n'ont pas eu grand-chose ces derniers temps. C'était plutôt... maman qui s'occupait de ça.

Elle était tout juste revenue de la boutique faire les dernières courses, avant qu'Erlend, Krumme et elle ne repartent. Erlend et Krumme chez eux à Copenhague, elle à Oslo.

Elle voulait qu'il y ait de quoi manger correctement à la maison, le genre de choses qu'il ne se donnerait pas les moyens de s'acheter lui-même. Erlend avait promis de régler la note. Carte blanche, lui avait-il murmuré à l'oreille

## *La Ferme des Neshov*

quand elle avait pris la voiture pour aller à la coop de Spongdal, elle était bien contente car il restait à peine assez sur son compte pour payer ses propres factures de janvier, toute copropriétaire d'une clinique pour petits animaux qu'elle était. Oncle Erlend, pensa-t-elle, c'était bizarre d'avoir soudain un oncle de trois ans de plus qu'elle. Le petit frère de son père, qui avait quitté la ferme vingt ans plus tôt, avec l'indomptable envie de s'affirmer, et qui n'aurait jamais imaginé y revenir si longtemps après pour y fêter Noël, qui plus est avec son compagnon. Or c'était précisément Erlend, le fils qui s'était enfui, qui avait peut-être le mieux réussi des trois frères. Erlend était heureux, il aimait, était aimé en retour, et il était financièrement très à l'aise. Erlend lui avait confié que Krumme roulait sur l'or au Danemark, une expression qu'il adorait, avait-il ajouté.

Elle ne parvenait pas à appeler Margido « mon oncle », bien que ce fût le cas. C'était peut-être sa profession qui le rendait si distant, le fait qu'il devait maîtriser toute forme de sentiments. Adapter son comportement vis-à-vis des personnes endeuillées et organiser dans le même temps des obsèques parfaites, voilà sans doute pourquoi il avait pris l'habitude de vivre seul, dans son propre monde. Ne savait-il pas depuis plusieurs années quelle était la situation à Neshov, que tant de choses reposaient sur le mensonge, que celui qu'ils appelaient leur père ne l'était pas ? Margido était au courant et n'avait rien dit, ni à Tor, ni à Erlend. Au lieu de cela, il s'était tenu à l'écart, avait évité de faire face à cet aspect de la réalité. Jusqu'au soir de Noël, où il y avait bien été obligé.

Elle avait pensé à eux tout en poussant son caddie dans les allées de la coopérative et en essayant de se rappeler ce

## *La Ferme des Neshov*

qui restait dans le frigo. Elle pensa au silence ensuite. Le jour de Noël et ce qu'elle avait ressenti comme une tentative crispée de normalisation. Ils avaient parlé du temps et de la température extérieure. C'est alors qu'elle avait réalisé qu'ils avaient réussi à survivre de cette façon, en tournant toujours autour du pot, ils créaient leur propre réalité. Ce qu'on n'évoquait pas n'existait pas. Son père continuait d'appeler le vieux « papa », et elle-même ne faisait pas mieux en pensant à lui comme à son « grand-père ». Et le grand-père ne les avait pas repris, il avait sûrement l'impression d'avoir exprimé ce qu'il avait sur le cœur, pour la première fois de sa vie.

Elle fit le plein de provisions et eut aussi l'idée de remplir la mangeoire à ras bord, en imaginant son père dans quelques heures, seul à la table de la cuisine, en train de regarder dans la cour par-dessus le rideau en nylon blanc.

Elle avait acheté quatre boules de graisse pour mésanges sous un filet en plastique vert, et quelques sachets de noix pour oiseaux dans le même type d'emballage. Elle était occupée à fixer les boules à l'arbre de la cour, avec de la ficelle et des punaises, elle avait les doigts déjà tout engourdis. Sur la planche proprement dite, elle avait fait un petit tas de miettes de pain rassis.

– N'oublie pas de remettre du pain quand ça sera vide ! dit-elle. Les moineaux mangent debout, il n'y a que les mésanges qui aiment être la tête en bas pour déguster leur nourriture !

Il rit un peu, se rendit compte que son rire sonnait faux. Elle allait rentrer chez elle, retrouver Oslo et son travail, quitter cette ferme près de Trondheim où, encore quinze

## *La Ferme des Neshov*

jours plus tôt, elle n'aurait jamais cru avoir quoi que ce soit à y faire. Une autre vie, un autre temps presque. Dans deux jours ce serait la Saint-Sylvestre, une nouvelle année prendrait son élan.

– Tu téléphoneras, au moins ? demanda-t-il d'une voix soudain pâteuse.

Elle comprit que l'histoire des oiseaux ne l'intéressait plus. Sans avoir à se retourner, elle savait qu'il donnait des coups de pied dans la neige avec un de ses sabots, probablement le droit, et que la neige fraîche collait à ses chaussettes en grosse laine grise, celles qu'il portait toujours dans ses sabots ou dans ses bottes à la porcherie.

Elle enfonça la dernière punaise, il lui vint à l'esprit qu'on pouvait tuer les arbres en enfonçant des clous en cuivre dans leur tronc, ils périssaient empoisonnés. Il y avait peut-être aussi un peu de cuivre dans les punaises, alors c'était l'arbre de la cour de Neshov qu'elle était en train de tuer, et le lutin de la ferme également, car il habitait sous l'arbre et ne survivrait pas si celui-ci venait à disparaître.

– Bien sûr que je vais téléphoner. J'appellerai aussitôt rentrée, dit-elle.

Mais elle savait bien que ce n'était pas ce qu'il voulait dire.

– Ils ont prévu un temps de chien. Et tu dois prendre l'avion.

– Ça ira. Ne t'en fais pas !

Les boules pour les mésanges pendaient contre le tronc, immobiles et vertes, elle n'avait plus rien à faire de ses mains, elle était obligée de se retourner. Et il se tenait exactement comme elle l'avait imaginé, il avait dégagé un demi-cercle de neige fraîche tout autour de son sabot droit,

## *La Ferme des Neshov*

enfoncé ses mains dans les poches d'une espèce de pantalon écossais, sa veste en laine pendouillait sur son corps maigre, un corps qui aurait soixante ans dans quatre ans, son propre père, c'était incroyable.

– Tu as déjà pris l'avion ?

– Oui, oui, rétorqua-t-il.

Il s'en fut émietter un peu plus le pain dans la mangeoire, en fit tomber dans la neige, les miettes disparurent en laissant de minuscules trous bleutés. Ses coudes pointaient sous sa veste, qui était large devant et étriquée derrière, les mailles étaient usées aux coudes et laissaient voir les carreaux de sa chemise en flanelle dessous. Un pull, elle devrait peut-être lui tricoter un bon pull et insister pour qu'il le porte pendant la semaine. Mais à quoi servirait-il d'insister au bout du fil depuis Oslo ? À la ferme, de toute façon, tout ce qui était beau était mis de côté pour des jours qui ne viendraient jamais.

Il serait terriblement seul, avec le vieux dans le salon pour unique compagnie. Mais il avait ses porcs. Heureusement, se dit-elle. Elle devait le forcer à prendre conscience qu'ils étaient là et l'attendaient.

– Je suis allé dans le nord de la Norvège faire mon service militaire.

Il arrêta de fourrager dans le pain, se frotta les mains, les remit dans ses poches et leva les yeux au ciel.

– J'avais oublié. Bien sûr que tu as pris l'avion, dit-elle.

– Un Hercules. Un bruit d'enfer dans un appareil comme ça. Et on mourait de froid aussi. On volait si lentement que j'avais l'impression qu'on allait s'écraser.

À cet instant elle aurait pu lancer la conversation, rappeler qu'il l'avait conçue, elle, là-haut, en permission à

## *La Ferme des Neshov*

Tromsø, avec une jeune fille qui s'appelait Cissi et qui avait ensuite fait tout le trajet jusqu'à Neshov, enceinte, uniquement pour s'entendre dire par la femme qui aurait dû être sa belle-mère de s'en retourner chez elle.

– Je vous ai acheté plein de bonnes choses à manger, se contenta-t-elle de dire, à vous deux aussi, pas seulement pour les oiseaux.

Il se tut un moment. Ils étaient plantés là, chacun regardant dans sa direction, elle inspira l'air au plus profond de ses poumons, la lueur matinale éclairait la montagne et le fjord au sud, le soleil était caché derrière un voile mauve. Elle aurait aimé être dans la voiture maintenant, avec ses affaires dans le coffre, en route pour Værnes, Gardemoen et Stovner.

– Dommage que tu t'en ailles ! Janvier est toujours mauvais et long. Sera particulièrement long cette année.

– C'est vrai pour tout le monde. Personne n'aime le mois de janvier, dit-elle.

– Les comptes, le bilan de l'année et tout le bazar. Même si Erlend et le Danois m'ont... Dire que c'est nécessaire.

Erlend et Krumme lui avaient donné de l'argent, l'avaient convaincu d'accepter, bien qu'il s'y fût d'abord opposé comme un forcené et presque mis en colère. C'était un soir, le surlendemain de Noël, après l'enterrement, qu'Erlend avait bu trop de bière et déclaré qu'il voulait lui laisser vingt mille couronnes. Il aurait pu attendre le jour suivant, mais Erlend ne savait pas se retenir et il avait le cœur sur la main. C'était Krumme qui avait su employer les mots justes : l'argent n'était pas destiné aux gens de la

## *La Ferme des Neshov*

ferme, mais à la ferme elle-même. Tor devrait le gérer comme il convenait.

– Pense qu’il s’agit de la ferme, déclara-t-elle. Exactement comme l’a expliqué Krumme. C’est très bien comme ça. Tu pourras repeindre la grange au printemps, changer les carreaux cassés.

– Bon. Mais l’argent ira plutôt à Trønderkorn et à Røstad.

– Røstad ?

– Le vétérinaire. C’est à lui que je fais appel d’habitude. Il faudra inséminer les truies et castrer les porcelets. Et j’aurai bientôt besoin de granulés aussi.

– Mais tu auras sûrement aussi de quoi acheter un peu de peinture. Et je te téléphonerai. Je suis impatiente de savoir comment seront les nouvelles portées, et le nombre de petits. Tes porcs vont me manquer.

– Vraiment ?

– Devine !

– Tu es suffisamment entourée d’animaux à ton travail.

– Ce n’est pas tout à fait la même chose, dit-elle, les chats malades, ou les chiens, les perruches, les tortues. Rien ne vaut de pouvoir gratter Siri derrière l’oreille. J’ai beaucoup de respect pour les porcs. C’est autre chose que les cochons d’Inde et les chiots un peu fous.

Elle ne disait pas cela pour lui faire plaisir, elle le pensait réellement, elle était tombée amoureuse de ses truies gestantes qui pesaient un quart de tonne, de la chaleur et de l’ambiance dans la porcherie, du contact avec des bêtes qui donnaient tant et plus et n’exigeaient rien que nourriture, chaleur et soins en retour. Et elles étaient si intelligentes, avec leurs particularités individuelles, leur

# La Ferme des Neshov

Traduit du norvégien par Jean Renaud

« À la ferme, de toute façon, tout ce qui était beau était mis de côté pour des jours qui ne viendraient jamais. »

Trois frères que tout sépare se retrouvent dans la ferme familiale à la mort de leur mère. Tous sont confrontés à un moment de leur vie où ils doivent faire un choix important. Tor, l'aîné, doit se décider : poursuivre son élevage de porcs ou laisser sa fille reprendre la ferme et quitter alors sa vie d'assistante vétérinaire à Oslo. Que va devenir la ferme des Neshov ? Arriveront-ils à surmonter leur différence pour recréer des liens familiaux mis à rude épreuve depuis si longtemps ?

Anne B. Ragde met en scène les destins entrecroisés des membres de la famille Neshov et signe une saga d'une grande finesse psychologique où le chagrin et la douleur se mêlent à l'humour, la chaleur et l'amour. Saluée par la critique et les lecteurs, la saga d'Anne B. Ragde est le phénomène incontournable de la scène littéraire norvégienne. Traduit dans plus de 15 langues, *La Ferme des Neshov* a obtenu le Prix des Libraires et des Lecteurs.



© Lasse Berre.

Après le succès de *La Terre des mensonges*, Anne B. Ragde poursuit avec *La Ferme des Neshov* une formidable saga norvégienne.

ISBN : 978-2-35315-112-7